

m.

# MASQUES

Date indéterminée

# DRACULA

Quand l'ombre aura fermé de ses mains délicates  
Tes paupières inondées de lumières infécondes,  
Quand le ciel, bleu hier, deviendra terne et mat  
Au-dessus de ton crâne où courent des larmes blondes,  
Quand tu seras couchée dans la froideur immense  
D'un linceul accueillant pour ton corps fatigué,  
Quand dans tes veines creuses où jouait la démence  
On ne trouvera plus que l'immobilité,

Je n'aurai ce courage qui arme la passion  
Contre les maux du temps, l'étrange fossoyeur  
Qui tue, dans l'évidence, toutes les illusions  
De repousser du pied la mort et son horreur;  
Je n'aurai la folie qui sait ouvrir les tombes  
Pour les amants frileux que les rumeurs salissent;  
Je ne pourrai te suivre au fond des catacombes  
Où des os sans futur n'ont plus le goût du vice.

Je resterai encore sans pouvoir te survivre  
Comme demeurent longtemps les parfums du passé,  
Tout enchaîné au temps où je me croyais libre,  
Accroché à tes yeux par des mots insensés.  
Et recouvrant de pleurs ton cadavre effrayant  
Où viendront se nourrir les vers de mes soucis,

Je plierai ma carcasse pour m'abreuver du sang  
Qui perlera au front de la sordide vie.

# OTHELLO

Le More de Venise regardait son Amour  
Assassinée par lui, de fureur et de rage,

L'épine calomnieuse de la Jalousie.

# OPHELIE

Qu'y avait-il donc de pourri  
Dans ce royaume du Danemark ?

Ophélie,  
Etendue au fond de l'eau.

# P O M P E I

C'était avant !

Les moissons fantastiques,

Le miel coulant à flots,

Le vin en abondance,

La jouissance, les rires,

Les lauriers glorieux au front de tes Césars !

Et l'ivresse joyeuse,

Et l'orgie de bonheur !

C'était avant !

C'était avant,

Pompéi,

Mais regarde ta face !

L'autre versant du monde,

L'ombre qui rampe et mord

Ton oeil, la terre ouverte

En tombe, le feu craché du ciel,

Les Césars figés dans un linceul de cendres,

Et l'éternité sombre,

Et ce malheur qui ôte une plaie à l'Égypte.

# L U N E B L E S S E E

Méliès

Lune dont une face reste toujours cachée,  
Dont jamais un regard ne saura se saisir,  
J'ai construit pour t'atteindre de profonds escaliers,  
Déjà troués d'erreurs ! J'attends et je soupire...

Pâleur, tristesse infinie pour mes deux yeux clos  
Où l'ombre a cru régner par d'odieux cauchemars,  
Je supplie aujourd'hui la blancheur de ta peau  
De soulager mon âme aux terribles espoirs.

Car noyée comme toi par une multitude  
D'astres et de soleils toujours plus reluisants,  
Je vois mon amertume aux bords des océans.

Et soudain découpant ma pauvre solitude,  
Un ver vient par hasard assassiner ces nuits  
Où souffre mon cœur noir et s'étouffe la vie.

# B A U T A

Aux âmes désolées qui dans leur longue errance  
Recherchent un asile où elles pourraient enfin  
Après mille combats, après mille souffrances  
Déposer les douleurs d'une entière vie d'humain ;  
A celles trop longtemps attirées par le vide,  
Suspendues au-dessus du gouffre du passé  
Et qui ne sont parées que désirs morbides,  
Incroyantes, païennes que dieu a délaissées ;

Aux âmes dont l'absence n'a fait couler les pleurs  
Que des chiens qui voulaient dévorer leur dépouille,  
Et qui n'ont, en partant, su faire s'ouvrir les cœurs,  
Et dont le corps meurtri, amoureux de la rouille,  
Se traîne chaque fois dans les fosses communes,  
Espérant un regard et ne faisant pitié  
Qu'aux reflets torturés d'une trop pleine lune  
Dans la nuit où leur vie s'allume en feu follet ;

Aux âmes déchirées par les vents des saisons  
Qui arrachent les chairs de leur affreux squelette  
Et dont les yeux noyés de larmes sans passion  
N'ont vu que le naufrage où succombait leur tête ;  
A celles qui, rongées par des vers misérables,  
Sacrifient peu à peu leur rêve de bonheur  
Et dont le seul espoir fut de se vendre au diable,  
Enchaînées pour toujours au silence des heures ;

Nous prions chaque jour pour vous de nos tombeaux,  
Nous, les morts, qui goûtons au repos éternel,  
Et de nos corps sans vie, et de nos noirs caveaux  
Nous offrons à nos os une nuit longue et belle,  
Car seuls les vivants sont toujours torturés  
Et meurtris par le feu d'une terrible flamme  
Qui tire de leur sang tout son sombre regret...  
Car vos seuls, vivants, vous possédez une âme.



# VIEL EDENTE

De bonheurs vagues en vague à l'âme,  
L'homme s'use à vivre sa vie,  
De mère précieuse en tendres femmes,  
C'est le hasard qui le conduit.  
L'enfance aux jupons protecteurs,  
L'adolescence aux idéaux,  
L'âge adulte aux mornes remords ;  
Quand l'ombre vient, nous avons peur,  
Le temps nous brise comme il faut  
Mais c'est la vie qu'on aime encore.

Nous brûlons deux mille chandelles  
Sans en choisir une pourtant.  
Nous vivons fiers et éternels,  
Nous mourons sans y croire vraiment.  
Il y a le temps où l'on agit,  
Il y a le temps où l'on attend,  
Le temps entre l'aube et l'aurore ;  
Le fil des jours nous désunit  
Mais on sait mieux faire semblant,  
Et c'est la vie qu'on aime encore.

De gais jardins en cimetièrre,  
L'homme s'use à vivre sa vie ;  
Du miel sucré au vin amer,  
C'est la douleur qui le construit.  
Un premier amour qui nous touche,  
Un dernier qui nous fait pleurer  
A regretter sa vie entière.  
Il y a, lorsque la nuit se couche,  
Des visages gris de passé  
Et l'oubli ne peut rien y faire.

On avait cru le monde immense,  
L'amour fait d'habiles promesses,  
On avait cru vivre plus fort ;

On ne parle plus qu'au silence,  
On se méfie de la tendresse  
Mais c'est la vie qu'on aime encore.

# Y S E N G R I N

Des deux fourbes - Renart, le goupil, et Ysengrin, le loup - le premier dit l'autre :

“ Des anguilles, pour peu qu'il y ait patience, rempliront ce seau plongé dans un trou de la glace.”

“ Dieu t'entende ! , répondit l'autre. Attache prestement le seau à ma queue.”

Qu'il perdit.

Ysengrin dut s'enfuir sans elle entre les jambes.

# Les Sorcières

de

## Macbeth

Paddock - Graymalkin - Croofolk

Dans l'ancre du destin, Paddock, Graymalkin et Croofolk dansent autour du chaudron.

- SABBAT -

Les trois sorcières :

“ Crapaud, chat, corbeau !

Tournons en rond,

Tournons en rond !

Le destin de Macbeth a le goût chaud du sang ! ”

Paddock : “ Je crache ma bave pour qu'il devienne un assassin.”

Graymalkin : “ Je me couvre de noirceur pour lui porter malheur.”

Croofolk : “ Mon chant se fera lugubre pour annoncer sa fin.”

Paddock : “ Crapaud ! ”

Graymalkin : “ Chat ! ”

Croofolk : “ Corbeau ! ”

Les trois sorcières :

“ Tournons en rond !

Tournons en rond !

Le destin de Macbeth a le goût chaud du sang ! ”

# OTHELLO

crois-tu que je dors

j'ai l'œil cerné du noir soupçon

et au cœur

le chagrin

immense

la tristesse

immense

l'amertume sans fard de la jalousie

# BACCHUS

à l'ondée première

divin Bacchus

v  
e  
r  
t  
i  
g  
i  
n  
e  
u  
x

l'Ivresse

# A R I A

D'où vient ta peine  
D'où viennent ces rides  
Sur ce front dont je ne sais  
As-tu des chaînes  
Ou est-ce le vide  
Qui te tente et qui t'effraie  
Et quand le jour redescend  
Sur tes paupières sans oubli  
C'est la détresse qui te prend  
Le moindre souffle de vie

D'où vient ta peine  
D'où sont ces rides  
Sur ce front dont je ne sais  
Et dans tes veines  
Ton sang limpide  
S'est-il un instant figé  
Et quand la nuit s'évapore  
Sur tes paupières sans oubli  
C'est la détresse qui te mord  
Le moindre souffle de vie

D'où vient ta peine



D'où viennent ces rides  
Sur ce front dont je ne sais  
Sens-tu la haine  
Aux lèvres humides  
Sur ta bouche entrebâillée  
Et quand le jour se relève  
Sur tes paupières sans oubli  
C'est la détresse qui t'achève  
Le moindre souffle de vie

D'où vient ta peine  
D'où sont ces rides  
Sur ce front dont je ne sais  
Et où te mènent  
Les lieux sordides  
Où tu sembles t'égarer  
Et quand la nuit se déchire  
Sur tes paupières sans oubli  
C'est la détresse qui t'inspire  
Le moindre souffle de vie

# MINOTAURE

On entendait parfois, du fond du labyrinthe,  
Des cris, des beuglements accompagnés de plaintes.  
Les vivants n'avaient pu voir ce monstre infernal  
Enfermé tout au fond de l'œuvre de Dédale ;  
Tous ignoraient comment cette bête immonde  
Avait pu voir le jour au milieu de leur monde  
Mais tous enfin craignaient que par un mauvais sort,  
Ils durent se sacrifier aux mains du Minotaure.  
Mi-homme, mi-taureau, né pour venger un dieu,  
Dans les flots de ses veines coulait un sang honteux ;  
Pire ! Puisqu'il se gavait de nourriture humaine  
Chaque année transportée dans les bateaux d'Athènes.  
Mais Thésée fut lassé de tous ces sacrifices,  
Egée dut bien alors laisser partir son fils ;  
Sur les flots sombres et froids flottaient les voiles noirs,  
Tous espérant revoir la blancheur de l'espoir.  
Et Thésée s'engageât dans de profonds recoins,  
Serrant avec ses mains l'aide de son destin ;  
Et dans ces lieux obscurs avec l'œil du profane,  
Il étreignait souvent le fil de son Ariane.  
Enfin, tant bien que mal, il arriva au bout  
Où le monstre rougeâtre se tenait-là, debout !  
Le combat fut sanglant, digne de deux héros

Et l'on pu voir bientôt l'agonie du taureau.  
Mais c'est une âme humaine qui, emportant ses plaintes,  
A sans doute rejoint tous les dieux de l'Olympe.  
Lors, le pauvre Thésée, glorieux, dans l'allégresse  
Laissa en haut des mâts les voiles des détresses.  
Il y perdit un père, gagna une couronne  
Mais quand le soir descend, on entend qui résonne,  
Du fond du labyrinthe où tout est pourtant mort,  
Les beuglements étranges, les cris du Minotaure.

# DON JUAN

J'ai tout pris à la vie et dès mon premier jour,  
Tout ignorant pourtant du jeu des sentiments,  
A peine à la lumière, j'ai volé tout l'amour  
Sans n'avoir rien rendu que mes pleurs d'enfants.  
J'ai vu des horizons superbes, enflammés,  
Suspendus pour longtemps aux limites des mers ;  
J'ai vu ces océans où vivent les noyés  
Et le fumier humain dont se nourrit le ver.  
J'ai saigné bien souvent de sublimes détresses  
Où l'esprit s'assassine, où le corps se soumet ;  
Bercé par le roulis affreux de la paresse,  
J'ai tué ma raison et je me suis jugé.  
Ainsi ayant pour moi l'espoir et l'innocence,  
Ne pouvant redouter que mes propres colères,  
J'ai volé là encore le juste, la démence,  
Le futur, le passé, le chaos, la lumière...

Et ce bonheur, cet insupportable bonheur,  
Accouchant des tiédeurs, des jours inconfortables,  
Laissez-moi l'approcher, le vaincre et en cette heure,  
Crier au monde entier son destin misérable !

## LE SONGE D'OEDIPE

quelque chose me mord

un arbre

une route qui mène à

une autoroute

une maison

je ris

je ris à en pleurer

je pleure

quelque chose me mord

un souvenir

là

quelqu'un s'est assis

je l'aperçois

une porte

un train

je ris

je ris à en pleurer

je pleure

quelque chose me mord

un vieillard

on m'appelle

j'avance parce que je dois

un ruisseau

le bruit du vent en haut

je ris

je ris à en pleurer

je pleure

quelque chose

me mord